

Serge Nérac

Le Requiem



Serge Nérac

Le Requiem

© Nérac, 2009

Le Requiem

Je m'étais rendu dans l'église du C. petit village breton du bord de mer, pour écouter en concert, le requiem de Mozart pour lequel, bien que l'appréciant beaucoup, je n'avais jamais pris la peine de me déplacer jusqu'à présent. Je ne suis pas un grand mélomane, mais je suis sensible à la plupart des œuvres classiques. J'allais donc chaque été, écouter l'orchestre réputé qui revenait tous les ans. Le chef d'orchestre, aux traits espiègles, et qui n'était plus un jeune homme, m'était sympathique. Il était chauve sur tout le haut du crâne, mais s'était laissé pousser la couronne dont les longs cheveux blancs tombaient jusqu'à la base du cou comme un chef d'orchestre de premier ordre qui peut se permettre toutes les audaces. Sa femme, premier violon, souriait souvent, le visage entier empreint d'une grande sérénité comme si le bain de musique dans lequel elle se mouvait depuis tant d'années, l'avait préservée des griffures et des morsures de la vie. Je vais rarement au concert, très rarement, mais je veux, quand je m'y rends, bénéficier des meilleures conditions. Les places n'étant pas numérotées et désirant absolument me trouver devant, j'arrivai donc très en avance, trois quarts d'heure exactement avant le début. Je veux discerner les expressions du visage des musiciens, compter les grains de leur peau. Je veux les identifier, les différencier, les connaître presque comme s'ils étaient des amis. Je pus donc m'asseoir au deuxième rang, le premier étant réservé pour de notables privilégiés. L'église n'était pas très claire, typique des églises bretonnes en grosses pierres taillées. Je commençais à la connaître même si je ne la fréquentais guère n'étant pas croyant. Mais chaque été, depuis quelques années, je m'y rendais régulièrement pour les concerts. On y avait aussi célébré les obsèques de mes grands-parents. Peut-être que j'y passerais aussi un jour ou l'autre... Je veux dire, dans la même église, pour les mêmes raisons... Donc, quelques musiciens commencèrent à entrer et à s'installer. Une jolie jeune fille aux lunettes un peu trop recherchées, accordait ses timbales. Ca ne paraissait pas particulièrement évident car le chef d'orchestre qui venait d'arriver, vint s'entretenir avec elle et quelque chose avait l'air de les laisser perplexes. Quand il repartit, une dame qui le croisa lui demanda :

- Doit-on allumer la nef ?

- Bien sûr, c'est beaucoup trop sombre, répondit-il en levant les yeux vers la voûte. Quelqu'un, au fond, qu'on ne voyait pas, accordait son violon en jouant quelques mesures du requiem. Dans les contre-allées, les gens étaient plus nombreux maintenant. Une violoncelliste à l'air sévère discutait avec quelqu'un, et assise parmi les bancs, à droite, une jolie jeune femme, dans une élégante robe crème, contemplait l'espace central planté de pupitres où bientôt prendraient place tous les musiciens. Elle avait un joli visage, calme et doux. Elle disparut puis quelques musiciens d'instruments à cordes uniquement, prirent place sous les applaudissements du public, maintenant nombreux, qui emplissait l'église. Le chef d'orchestre se retourna, nous annonça le programme en le détaillant par des éclaircissements sur ce qui faisait l'originalité des morceaux et commença par le divertissement K136. C'était très beau, bien sûr, mais ce que j'aime par-dessus tout, ce sont les voix que la musique habille. J'aime les chanteurs lyriques qui m'emmènent dans un monde aérien et parfait. Alors, quand vint la jolie soprano, simple et humaine, la jeune femme que j'avais remarquée un peu avant, chanter l'Avé Maria de Caccini, l'émotion s'empara de moi sans que je ne puisse résister. Elle était belle et c'était si pur. Elle chantait et c'était comme si sa voix tirait mille petits fils invisibles reliés aux muscles de mon visage qui tressautait, prêt à fondre en larmes. Je réussis quand même, au prix d'un effort intense, à réfréner les sanglots qui venaient me submerger. C'était divin, bien sûr. Pour un Avé Maria, c'était le but recherché. Et il était atteint. C'était d'une beauté absolue. Et je me suis mis aussi, soudainement, dans la foulée, à aimer la jolie soprano si simple et si pleine d'humanité. Elle ne portait aucun bijou et n'était pas maquillée.

Elle n'arborait que son dépouillement, sa coiffure ample et sa robe lourde et sobre. Quel âge pouvait-elle avoir ? Une trentaine ? Je ne sais pas. Son visage était marqué de discrets et légers signes du temps qui la faisaient plus riche, plus proche, plus intime. Ce soir là, je suis tombé amoureux de la soprano. Je me dis « Peut-être justement parce qu'elle était soprano et occupait le premier rôle cette fois là ? » Peut-être pas seulement. Car surtout, ce qui m'attira chez elle, c'est la bonté qui semblait émaner d'elle. Elle avait l'air généreuse et bonne, de cette bonté simple et sans manière des gens du peuple. Ce qui peut paraître paradoxal tant la musique classique semble n'appartenir qu'aux aristocrates et n'être faite que pour eux. Les queues-de-pie, les nœuds papillon, les chemises blanches au col froncé, les souliers vernis, les robes de soie, les bijoux sont le symbole de la classe aisée. L'accès même à cette musique nécessite généralement d'y avoir été sensibilisé pour l'apprécier. Elle reste encore souvent, l'apanage des classes sociales plutôt favorisées. Mais elle, était touchante par sa simplicité. On sentait cependant, à son regard parfois, qui se perdait dans le public, qu'elle n'était pas naïve. Elle avait dû travailler longtemps, de façon opiniâtre, et sa voix si pure n'était pas qu'un don tombé du ciel et sans mérite. Sa voix portait sûrement jusqu'au portail d'entrée de l'église. Et elle paraissait pourtant si frêle... Quand elle eut fini de chanter, un tonnerre d'applaudissements retentit. Elle salua avec ce sourire charmant des yeux, heureuse d'avoir donné du bonheur à ces gens. Elle s'éclipsa puis ce fut au tour des musiciens de se lever et de se faire applaudir sous l'invitation du chef d'orchestre qui les désignait. Puis ce fut l'entracte. La scène se vida et l'église résonna des voix des spectateurs qui commentaient la première partie. La soprano me faisait rêver un peu plus que toutes les pseudos chanteuses stars des nouvelles émissions de télé réalité... C'était d'une autre classe, d'un autre niveau, et cela dit, sans arrogance ni mépris d'aucune sorte. La jolie soprano, naturelle et si pleine d'humilité, surpassait de loin, la clique des pimbêches sophistiquées des plateaux télé qui servaient de modèle à tant de jeunes filles. Je me demandais d'ailleurs, comment on pouvait se faire bluffer par toutes ces apparences et ce chiqué. Soudain, l'allée centrale fut parcourue du défilé des femmes qui formaient le chœur. Elles étaient toutes habillées d'une chemise blanche et d'une jupe noire, et remontaient l'église pour aller s'installer debout, sur la plus basse des trois estrades placées derrière l'orchestre. Puis elles furent suivies des hommes en complet noir qui vinrent derrière elles encore, tout en haut. D'autres musiciens surgis de partout vinrent s'asseoir aux places qui leur étaient réservées : deux bassons, des violons, des altos, un violoncelle, une contrebasse, des hautbois. En dernier, dans le silence figé de l'orchestre immobile, firent leur entrée, les quatre chanteurs lyriques : la douce et frêle soprano, une alto de forte corpulence à la mine gouailleuse, un ténor à l'expression réservée et une basse imposante qu'on aurait dite un lord anglais, sévère et intimidant, venu tout droit d'une nouvelle de Wilkie Collins. Ils furent tous vivement applaudis avant même d'avoir commencé et tous les yeux convergeaient maintenant vers les quatre derniers arrivés sur qui reposait toute l'attente du public. Les quatre chanteurs lyriques s'assirent en même temps, calmes et sûrs d'eux, le regard posé dans le lointain et le chef d'orchestre débuta l' « Introïtus ». Pour la première fois, je regardais vivre le requiem, avec des visages et des instruments, qui le faisaient n'être plus seulement qu'une œuvre immatérielle. Le concert continua, ample et lent, déroulant toute sa beauté tragique dans la petite église. Personne n'osait bouger, faire un mouvement, de peur de troubler le recueillement de ses voisins. C'était mélancolique et immortel. Je n'avais d'yeux que pour la jolie soprano, mais pour ne pas risquer de l'importuner, je m'attachais à ne pas la fixer trop souvent ni trop longtemps. La violoncelliste ne desserrait pas les dents et semblait en proie à un lourd conflit intérieur. Une choriste avait le visage asymétrique sous l'effet d'un étrange affaissement de la mâchoire qu'on eut dit déboîtée par un vigoureux crochet du gauche. Toute cette assemblée de gens endimanchés, debout et serrés les uns contre les autres me fit penser à ces anciennes photos de mariage en noir et blanc où tout le monde sourit de toutes ses dents. Les uns tous morts, les autres

vivants. Et les vivants n'allaient pas tarder à rejoindre les morts. Dans combien de temps ? Presque rien. Même ma soprano si attachante disparaîtrait bientôt. Et rien ne pourrait l'en empêcher. En attendant, elle était assise là, à deux pas de moi, humble et blanche. Soudain, elle eut l'air troublée et même vraiment affectée. Elle regardait vers moi, en proie à une émotion qui visiblement la bouleversait. Elle me fixa et tenta même d'attirer mon attention en cherchant mon regard pour me communiquer quelque chose. « Je rêvais ? Que me voulait-elle, me dis-je, là, en plein milieu du dernier mouvement ? Avais-je été malencontreusement insistant ? L'avais-je dérangé ? » Je n'arrivais pas à croire que c'était à moi qu'elle s'adressait et la musique continuait derrière, inconsciente de ce qui se passait au premier plan avec la soprano. Maintenant, elle ne se souciait même plus de sauver les apparences, elle était en pleine lumière, avec presque tous les yeux de la nef braqués sur elle, et elle me sommat muettement, mais avec insistance, de déchiffrer ce qu'elle avait à me transmettre. Elle remuait de la tête et m'indiquait du regard, une direction. « - Laquelle ? - Là, devant, un peu à votre droite, compris-je qu'elle voulait dire. » Je l'interrogeai, muettement aussi : « - Quoi, à droite ? - Mais regardez donc, semblait-elle m'implorer, penchez-vous ! Vite ! » Je m'avançai, me penchant par-dessus le dossier du premier banc et je découvris la spectatrice du premier rang, à moitié effondrée sur son siège, la tête affaissée et les yeux fermés. La place, près d'elle, avait été laissée vide. Il manquait un spectateur. Je me demandai : « S'est-elle endormi au beau milieu du concert tellement il la barrait ou bien est-elle décédée au cours de l'exécution de l'oeuvre, tenant absolument à rendre un hommage personnel en ne voulant pas laisser se jouer en vain ce requiem magnifique ? » Je la secouai un peu, mais elle avait l'air profondément endormi ou alors elle était victime d'un malaise. Je ne savais que penser ni que faire. Je jetai un coup d'œil à la soprano qui visiblement, maintenant, avait l'air soulagée de voir que quelqu'un avait pris les choses en main. Elle recommençait à respirer et à se détendre. La spectatrice n'avait pas rouvert les yeux, mais la soprano n'était plus l'unique témoin muette et impuissante à agir, car clouée par la représentation. La voisine éloignée, de la première rangée, tourna alors son regard vers moi et découvrit enfin l'espèce de drame qui se jouait à deux places d'elle. Elle se rapprocha alors de la spectatrice, se pencha sur elle et prit à son tour le relais. Elle la secoua un peu, mais sa tête vacillait, toujours abaissée et les yeux clos. Elle recommença, plus insistante, et la malheureuse remua un peu les lèvres. Elle semblait émerger d'un profond sommeil ce qui, au premier rang, n'était pas vraiment normal. Une autre personne se leva, s'approcha, et constatant l'incident murmura : « Il faut appeler un médecin. Restez près d'elle, dit-elle à sa voisine, je vais en chercher un. » Le requiem se finissait maintenant. On devinait arrivées les dernières mesures. La soprano avait retrouvé la petite lumière qui brillait dans ses yeux. Elle resplendissait, avec aux lèvres, un sourire de contentement. La dame, sur le banc, reprenait peu à peu ses esprits. Elle n'était pas morte et sûrement tiendrait-elle le coup à présent. Le silence emplit soudain l'église. Le requiem était fini. Le chef d'orchestre se retourna et salua avec le petit sourire enfantin de celui qui a mené une chose à bien. Une longue pluie d'applaudissements se déclencha et tout l'orchestre se leva pour saluer. Tous ces gens étaient heureux du plaisir qu'ils avaient procuré et souriaient du bonheur modeste des artistes de talent. Je cherchai à nouveau le regard de la si charmante soprano, mais je compris vite que pour elle, j'étais retourné dans l'anonymat des spectateurs. Elle avait eu besoin de moi pour secourir la spectatrice en détresse, mais maintenant, j'avais disparu de sa conscience. L'orchestre se leva et se dirigea vers la sacristie, suivi de la diaphane apparition d'un soir qui ne jeta pas un autre regard sur moi. Un mouvement de foule se fit, à laquelle j'emboîtai le pas, songeant et rêveur. Le ciel était tout étoilé ce qui n'est pas toujours le cas en Bretagne. Il y en avait de plus brillantes que d'autres parmi les constellations. Je suivis le petit chemin longé d'un mur de pierres et retournai chez moi. La mer était très calme, on aurait dit la Méditerranée. Le phare du Créach, à Ouessant, scintilla dans la nuit.

Salut !

C'était un ami d'enfance. De ceux emmêlés si intimement et si quotidiennement à notre vie qu'ils font presque partie de nous, qu'ils sont un peu nous. Ils s'étaient rencontrés à l'adolescence et pendant vingt cinq ans ils étaient restés très proches, se donnant des nouvelles, se téléphonant et se voyant régulièrement même lorsqu'ils furent éloignés géographiquement. Ils cheminèrent ensemble, devenant adultes en se confrontant simultanément aux mêmes choses, dans le même environnement. Ils eurent chacun leur premier enfant à la même époque, et ils devinrent propriétaires de leur maison à peu près aussi en même temps. Michel aimait bien la douceur de caractère d'Olivier, son côté conciliant jamais conflictuel. Ils s'entendaient bien et Michel n'avait jamais pensé que quoi que soit pourrait un jour risquer de les séparer. C'était l'ami tel que le décrit si bien Maupassant dans ses nouvelles. Olivier avait d'ailleurs, beaucoup de ressemblances physiques avec Bel Ami, aussi bien pour la petite moustache de dandy qu'il arborait que dans l'allure svelte et bien proportionnée. Il avait toujours semblé à Michel que seule la mort pourrait les séparer et que si rien de malheureux, de façon irrémédiable, n'arrivait à l'un comme à l'autre, ils seraient toujours là, plus tard, âgés, à deviser tranquillement ou à plaisanter amicalement avec cet humour complice qui est la preuve des vraies amitiés.

Les environs n'avaient pas tellement changé. Cette partie de la banlieue n'avait pas été très transformée. Il y avait eu des aménagements, des rajouts, des superpositions, des remplacements, mais la majorité des constructions subsistait. On n'avait pas l'impression, même après plusieurs années d'absence, d'arriver en territoire inconnu. Il y avait toujours les vieilles maisons centenaires ou bicentenaires, la même disposition des routes, les mêmes arbres. Quand Michel passait, parfois, en voiture, sur l'avenue, il ne pouvait s'empêcher de jeter un œil à gauche, sur le pavillon de la voie Picarde. Comme si Olivier pouvait en sortir et lui faire un signe, comme s'il pouvait être un peu là, comme si le temps était immuable. Comme ça n'avait pas bougé, l'illusion était forte. L'extérieur étant identique à ce qu'il était autrefois, on ne comprenait pas très bien pourquoi l'intérieur aurait changé... Ce qui aurait été naturel, ç'eût été qu'Olivier sortît sur le perron, pour vaquer à ses occupations. Seul le crépi avait été refait. Extérieurement, rien d'autre ne semblait avoir été touché. La lumière de ce matin était la même. L'odeur des rues, mêlée à celle un peu fade, des platanes, était identique. Seules les années avaient défilé. La Seine coulait toujours, bleue parfois, avec des reflets dorés comme la mer.

Ca faisait maintenant trois, quatre ans que Michel avait mis un terme à leur amitié. Il devait bien convenir que les occasions de se voir étaient devenues de plus en plus rares, aucun des deux ne faisant plus, depuis quelques années, l'effort de parcourir les neuf cents kilomètres qui les séparaient. Ils ne faisaient que s'appeler au téléphone, et encore, n'y avait-il plus que Michel, Olivier étant fauché comme les blés. Sans travail, ne touchant plus qu'un maigre RMI, ils avaient convenu que Michel prendrait toutes les communications à sa charge. Du moins, le temps que la situation financière d'Olivier se redresse. Il l'appelait donc, parlant de ci, de ça, de leurs difficultés respectives du moment. Mais vraiment, Michel avait de plus en plus de mal à accepter tout ce qui s'était passé et ses façons de faire. Il ne comprenait pas comment Olivier avait pu faire ça, et comment il faisait pour continuer à garder des relations avec celle qui avait été sa femme, à lui Michel, des relations, semblait-il, même, régulières et assez intimes, lui avait-il dit. Ils discutaient souvent au téléphone, elle et lui, et parfois aussi,

elle venait chez lui, à Bordeaux. Sûrement, le soupçonnait Michel, s'amusait-il à jouer un double jeu comme une espèce d'agent double, s'empressant aussitôt raccroché le téléphone, de lui raconter à elle, dans le détail, tout ce que celui-ci lui avait confié. Olivier lui assura même, qu'il ne serait pas impossible qu'il puisse, lui-même, se rendre chez elle. Michel le voyait déjà, comme dans une sorte de vision prémonitoire, déjeunant à la table de l'ordure qui l'avait supplanté et partageant une bonne bouteille avec le duo infernal. Celui-ci lui avait rendu un fier service en le débarrassant de son odieuse femme, c'était certain, mais l'intention n'y étant pas, on ne pouvait lui en savoir gré... Michel essayait de se mettre à la place d'Olivier. Il imaginait la situation inverse, si sa femme avait eu un amant, et si leur foyer en avait été soufflé. Se serait-il conduit comme lui ? Ne l'aurait-il pas soutenu, lui, en prenant une certaine distance avec elle ? Si évidemment, il aurait été à ses côtés, car il était son ami. Il ne lui aurait peut-être pas toujours donné raison, mais il aurait été avec lui, c'était certain. Alors, il ne comprenait pas que l'inverse ne fût pas vrai. Ca le turlupinaut tout le temps, comme en filigrane. Ca couvait sous la cendre. Et il en venait de plus en plus souvent à se poser clairement la question de savoir s'il allait ou non, l'envoyer par le fond. Et il sentait qu'il en était taraudé par l'envie, vraiment. Mais ça lui causait, en même temps, un vif tourment. «Expédier » à tout jamais un ami d'enfance, n'était, pour lui, pas une décision à prendre à la légère. Des gens qu'il considérait comme des amis, il en avait peu... Alors, avant de s'en séparer à tout jamais, il lui fallait bien peser le pour et le contre. Ils discutaient donc, comme si de rien n'était, alors même que Michel tergiversait en son for intérieur pour savoir si oui ou non, il allait rompre les amarres avec Olivier aussi. Il était attentif à ce qu'il lui disait. Il voulait essayer de comprendre ce qui l'animait. Il était à l'affût de ce qui lui aurait permis de le percer à jour. Un ami devait nous soutenir. S'il ne le faisait pas, lorsqu'on était enfoncé dans la merde jusqu'au cou, c'est qu'alors, ce n'en était pas un, pensait-il. Enfin, pas un vrai, au sens véritable. Et là, enfoncé dans la merde, il l'avait vraiment été comme jamais auparavant. Car il y était aussi question de ses enfants qui étaient pour lui ce qu'il y avait de plus important au monde. Il pensait donc, de plus en plus impérieusement, qu'il lui faudrait rompre avec lui. Ca lui faisait mal au cœur, mais il le fallait. Il avait d'ailleurs, pour un ami, très mal commencé à gérer le drame qui le touchait... Il avait tout simplement transmis à sa femme, la première lettre de son amant. Tout un symbole !! Si cela ne s'appelait pas un peu trahir, alors qu'est-ce que signifiait trahir ? Il avait joué les intermédiaires. Il avait reçu la lettre chez lui, dans sa boîte, puis, l'avait remise à sa femme en mains propres, sans l'en avertir lui, Michel, bien entendu, tout en en connaissant la teneur, et en étant au fait de la nature de leur relation, par ses confidences à elle. Quand Michel lui avait demandé des explications sur ses procédés, plus tard, il s'était défendu mollement, en arguant que s'il ne l'avait pas fait, ça n'aurait rien changé et qu'ils auraient bien trouvé le moyen d'entrer à nouveau en contact... C'était vrai, mais doit-on participer à un braquage de banque sous prétexte que si nous ne collaborons pas, ce sera quelqu'un d'autre ? Non, vraiment, il sentait bien qu'il avait de plus en plus de mal à accepter un ami d'une telle lâcheté. Pour qu'un ami demeurât un ami, il fallait qu'on l'estimât un peu, qu'on sût qu'en cas de coup dur, il ne prendrait pas la poudre d'escampette à la première occasion, qu'il essaierait d'être juste et ne chercherait pas toujours, à choisir la situation dont il pourrait tirer profit. Pourquoi fit-il cela ? Que lui avait fait Michel pour qu'il le trahisse ainsi ? Etait-ce l'envie ? Peut-être en partie, songea-t-il, car tout semblait lui réussir : il avait une jolie maison, une femme en apparence attachante, avec qui il avait l'air de bien s'entendre, deux beaux enfants, et une situation professionnelle avantageuse. Michel eut du mal à le réaliser, mais il eut l'impression que les ressorts humains étaient toujours les mêmes...

Alors Olivier n'avait pas participé activement à sa perte, et il n'avait probablement pas jubilé d'assister à ce carnage, mais Michel était convaincu que son malheur, d'une certaine façon, ne lui avait pas été insupportable. Sa chute avait adouci ses propres difficultés. En le

voyant s'effondrer, il avait dû se sentir plus fort, par comparaison. Cela ne lui avait peut-être pas déplu tant que ça, et il n'avait pas bougé le petit doigt pour le soutenir.

De plus, que pouvait lui apporter la fréquentation de sa femme volage à présent ? Qu'avait-il espéré y gagner ? Pas grand-chose, en plus, croyait Michel. Le miroir aux alouettes sans doute... Peut-être crut-il que par l'intermédiaire de son amant à elle, il pourrait lui-même bénéficier de rencontres avantageuses... Michel ne savait pas ce qu'il crut gagner. En tout cas, il ne pensa sûrement jamais risquer d'y perdre un ami. Michel ne l'avait d'ailleurs pas mis en garde. Il aurait peut-être dû... il avait l'impression que c'était une de ses tendances. Peut-être pas toujours heureuse, d'ailleurs. Mais disons que, lorsqu'il prenait conscience qu'il ferait bien d'avertir les autres qu'ils devraient faire attention, il était déjà trop dégoûté d'eux pour avoir encore la moindre envie de maintenir leurs relations. Et il tranchait alors les liens sans sommation. Un jour donc, il se dit que ça n'était plus possible de se trimballer encore longtemps comme ça, ce faux ami. Il se dit que la prochaine fois qu'il l'aurait au téléphone, il lui dirait un peu sa façon de penser. Et cette fois là arriva dans la semaine qui suivit. Ils commencèrent à discuter comme d'habitude, puis Michel lui dit qu'il y avait des choses qui le gênaient dans ses façons de faire. Il l'interrogea :

- Tu sais qu'elle n'est pas quelqu'un de bien ?
- Oui, je sais, lui répondit-il.
- Et ça ne te dérange pas ?
- Non. Il n'y a pas grand monde qui m'appelle...
- Donc, supposons que Maurice Papon te propose de te payer un verre au café, tu y vas ?
- Oui.
- Ça ne te dérange pas ?
- Non.
- Tu me fais penser au régime de Vichy, tu sais ? Qui se disait se préoccuper des Français mais collaborait ouvertement avec les nazis.
- Ouais... ? grinça-t-il.
- Oui... Bon, je vais te laisser, déclara alors Michel.
- Oui, d'accord.
- Salut.
- Salut.

Ce furent leurs derniers mots et leur dernier échange. Sans qu'aucun des deux n'élève le ton plus haut que ça ou ne dise une autre parole acerbe supplémentaire. Rien de plus. Michel ne l'eut plus jamais au téléphone. Il n'avait pas de rancune contre lui. Olivier ne lui avait jamais nuit activement. Il pensait parfois à l'amitié qui les liait. Où était-elle passée ? Il n'y en avait plus trace. Il pensa à leur complicité ancienne. Tout ça avait disparu, comme si Olivier était mort. Et pourtant, ça n'était pas le cas. Il vivait quelque part, ailleurs. Et c'est Michel qui avait voulu cette situation. Il ne pouvait pas faire autrement car Olivier l'affaiblissait. Quelqu'un qui nous trahissait potentiellement ou réellement en permanence, nous affaiblissait, pensait Michel. Il ne savait pas trop ce qu'Olivier était devenu. Mais il y pensait parfois de loin en loin. Il croyait qu'il avait retrouvé un emploi après des années de chômage. Peut-être l'avait-t-il toujours conservé. Il vivait encore à Bordeaux dans un petit appartement en location dans lequel Michel n'était jamais allé. Il s'était séparé de sa femme lui aussi, et voyait régulièrement ses enfants, deux filles à peu près du même âge que les siens. Il ne savait rien d'autre de sa vie personnelle depuis ces trois quatre ans, il ne savait même plus exactement. Que faisait-il ? Avec qui ? Quel était son état d'esprit ? Il lui semblait que, loin de toute sa famille, il pouvait être probablement assez isolé. Il espérait pour lui qu'il n'était pas malheureux, qu'il ne se laissait pas trop aller à la facilité bien qu'il en doutât, ayant une certaine tendance à suivre les pentes inclinées vers le bas... fumant sans compter, buvant sans trop se restreindre... Et écoutant sans non plus trop d'esprit critique, le chant des sirènes, celui

des donneurs de conseils qui n'étaient pas des payeurs. Michel avait bien peur qu'il ne dérivât vers des eaux troubles ou glauques...

Michel repensait au temps de leurs quinze ans où il venait régulièrement sonner au portail en fer de sa maison de banlieue, en agitant la vieille cloche bringuebalante fixée dans un montant. Elle tintait d'une plainte maigre et creuse, mais quand même suffisante pour qu'Olivier l'entendît toujours au bout de deux ou trois secousses. Sûrement, connaissant ses heures possibles d'arrivée, devait-il être particulièrement vigilant à ces moments là. Il sortait alors de chez lui avec son gros trousseau de clefs à la main et son sourire heureux de le voir. Il traversait la petite pelouse de son jardinet, tournait la clef dans la serrure et ouvrait le portail avant de lui serrer la main.

- Salut !
- Salut !

Michel refermait le portail et ils grimpaient dans sa chambre par l'escalier sombre et étroit à l'entrée de la cuisine, derrière une porte. Olivier lui prêtait ses disques de Johnny Halliday dont il aimait les chansons tendres qu'il enregistrerait sur un gros magnétophone à bandes. C'était le temps des parties de cartes, des phantasmes romantiques, des rêves de réussite pour leur avenir facile. Ils croyaient que la vie serait simple et aisée, qu'elle serait comme ils l'auraient décidé, qu'il n'y avait, en somme, qu'à vouloir, et que leur existence et sa qualité ne dépendaient que d'eux. Ils pensaient qu'ils feraient sans difficultés, mieux que leurs parents qui s'étaient laissés englués dans un quotidien étriqué, sans grandes ambitions.

Leur vie à tous, a volé en éclats, avec leurs enfants ballottés entre leurs parents en inimitié, leurs amitiés rompues, leurs silences, chacun pour soi. Pour l'instant, ils n'avaient pas fait mieux. Ce serait même pire... Leurs vies ressemblaient aux films de Claude Sautet en une espèce de remake maladroit, grotesque et malsain de « Vincent, François, Paul et les autres ».

Le Cimetière

J'ai accompagné au cimetière, hier, ma mère, qui voulait se rendre sur la tombe de ses parents. Elle essaye d'y aller assez régulièrement, en moyenne une fois l'an. Je crois qu'elle préfère ne pas être seule ce jour là. J'ai le souvenir de cette tombe de granit rose depuis qu'enfant, déjà, je m'y rendais parfois. J'ai le souvenir des fleurs artificielles en plastique épais imitant très grossièrement les vraies. D'importants progrès ont été accomplis depuis et il est aujourd'hui difficile, souvent, de discerner les vraies des fausses. La texture, la couleur, les nuances de matière sont vraiment maintenant très fines au point qu'il fallut, hier, s'informer auprès de la fleuriste pour réaliser qu'elle ne vendait pas de fleurs artificielles et que nous devrions en chercher ailleurs. J'ai donc le souvenir ancien du cimetière de M. souvent sous un temps maussade, avec ses fleurs en plastique piquées dans les petits cailloux blancs de la jardinière incrustée dans la pierre tombale de marbre rose. Si je me souviens bien, il dut même y avoir, posées dessus, un moment, des espèces de boules en verre avec des inclusions colorées. Je n'aimais guère déjà, enfant, cet endroit où finissait l'espoir irrémédiablement. Mes sentiments n'ont pas changé à l'égard de ce lieu triste et d'ultime désespérance. Autrefois, j'aurais plutôt évité d'écrire sur ce genre de sujet, mais je crois qu'il vaut mieux affronter de face ce qui nous dérange ou nous éprouve pour mieux le surmonter et lui tordre le cou. Je n'ai jamais vraiment été confronté à la mort, mais il faut bien se rendre à l'évidence, quitte à redire une banalité : la mort fait intégralement partie de la vie. Il vaut mieux donc, la regarder en face, pour l'appivoiser et l'accepter, au moins un peu. Si je regarde un film banal des années soixante-dix, à la télévision, un soir tranquille de la semaine, je suis frappé par le nombre de personnes disparues. Ces acteurs que j'aimais, auxquels j'étais attaché ou que j'admirais discrètement ont, pour beaucoup, sombré dans le néant. Ils faisaient partie de mon monde, de ma vie, presque de ma famille, bien que ne les connaissant pas vraiment, et près de soixante à soixante-dix pour cent d'entre eux se sont volatilisés. La liste est longue... Certains étaient déjà âgés lorsque j'étais enfant, mais ils étaient vivants. Aujourd'hui, ils ne sont plus : Jean Gabin, Lino Ventura, Bourvil, Maurice Ronet, Romy Schneider, Michel Constantin, Yves Montant. Pour certains, je ne sais pas : Serge Reggiani, Michel Auclair, Raymond Bussières ? Le discret Paul Crauchet ? André Pousse à la lippe dédaigneuse ? S'ils sont encore de ce monde, ils doivent être bien âgés... D'autres sont toujours là, j'en suis sûr. Michel Piccoli, Alain Delon, Belmondo. Pour longtemps encore peut-être. Loin de moi, l'idée d'hâter leur mort, et j'espère, vivront-ils très vieux, mais Piccoli n'est plus tout jeune et Delon non plus... Quel jour étrange que celui où j'apprendrai la mort d'Alain Delon si les choses suivent le cours normal du temps. Pour moi, il s'est arrêté à « La Piscine ». Il demeure et demeurera toujours Jean-Paul, avec son pull écru, son jean délavé et ses espadrilles noires... J'ai l'impression que mon monde s'effondre doucement et inexorablement. J'ai quarante trois ans et je suis confronté au temps qui passe et qui me pousse chaque jour un peu plus vers l'avant. Je ne suis plus « l'enfant » depuis longtemps, même si je reste toujours celui de mes parents qui par chance, sont toujours là. Je suis LE père, bien père, et bien installé dans ce rôle depuis un moment. Le père de mes enfants de treize et dix ans déjà. La roue tourne inexorablement. Je regarde les vieux films en super 8 et j'ai l'âge que mon père avait sur l'écran. A cette époque, il était mince et souple : je serai bientôt papi. J'ai toujours été un peu protégé de la mort. Je ne l'ai jamais vraiment affrontée de face, même quand elle touchait des proches de la famille. Les longues veillées mortuaires d'antan ont souvent fait place, dans nos sociétés frileuses et poltronnes, à une courte cérémonie aseptisée vite expédiée. On n'a plus

guère le temps d'être vraiment au contact de la mort, d'en ressentir la pesanteur et la finitude. La mort, aujourd'hui, on ne la perçoit que par le vide créé par un être disparu. Ma famille, autrefois relativement nombreuse, a rétréci singulièrement. Mes grands-parents, les oncles et tantes de mes parents, mes propres oncles et tantes, tous ont aujourd'hui fichu le camp dans la nuit des temps. Les générations suivantes apparaissent doucement comme les épis de blé qui pointent leur nez au-dessus de la terre : mes enfants et leurs cousins. Parfois, je sens très nettement ce vaste cycle si semblable à celui des semailles et des moissons. Le temps et la mort viennent à bout de tout. Je pense au beau-père de mon père, qu'on appelait pépé, fort comme un colosse, que je voyais avec mes yeux d'enfant comme une espèce de titan auquel rien n'aurait pu résister et qui, à la fin de sa vie, était si diminué. Atteint d'un cancer, on lui avait arraché le larynx et il passait un temps considérable chaque jour, à se faire aspirer dans sa chambre par toute une usine à gaz médicale chargée de désencombrer et d'humidifier son système respiratoire. Pauvre pépé si costaud et un rien tyrannique, qu'on devinait, à l'éclat bleu de ses yeux un peu humides, réduit à fournir des efforts désespérés rien que pour survivre. Amoindri, amaigri jusqu'à la fonte de ses muscles, muet, presque entièrement sourd, il faisait d'autant plus pitié qu'il avait été vigoureux et conquérant comme lorsqu'il posait fièrement sur une photo, devant la maison qu'il nous a laissée et qu'il avait fait bâtir. On n'est jamais aussi puissant qu'on le désirerait et on ne pourra jamais dépasser le temps qu'on a à faire, celui moyen d'une vie humaine qui, elle, rapportée ne serait-ce qu'à l'échelle de l'histoire de l'humanité, n'est rien ou presque rien.

Chez le deuxième fleuriste, qui était plutôt un marbrier vendant aussi des compositions florales artificielles pour agrémenter les tombes, mon regard erra sur les épitaphes qu'on grave sur les plaques de marbre. Je les lus avec attention, les unes après les autres, et je trouvai bien tragiques et ridicules ces bibelots funéraires mêlant le pathétique à la vanité maladroite. Une plaque gravée, en couleur, représentait un chasseur épaulant un fusil et visant un volatile dans un paysage de forêt. En dessous, figurait l'inscription « A Mon Grand-père ». Je trouvai cela vain et d'une ironie caustique qui n'avait peut-être même pas échappé au fabricant spécialisé en fournitures de pompes funèbres. Le chasseur qui donnait la mort et en était si fier, était mort lui-même ! Poursuivrait-il ses activités dans l'au-delà ? Mais surtout, y aurait-il encore des animaux à trucider au Paradis des chasseurs ? Sûrement pour ceux qui achetaient cet horrible attirail. Le Bon Dieu avait dû remplir son paradis de bestioles prêtes à se faire massacrer pour le divertissement des chasseurs morts. Peut-être existait-il, derrière le Paradis, un autre Paradis spécialement réservé aux animaux morts, exterminés une deuxième fois par les chasseurs défunts, des paradis gigognes en quelque sorte... Ce genre d'élément décoratif était décliné dans toutes les versions. On avait le pêcheur vidant son poisson avec, en arrière plan, un charmant petit port ou bien, les versions sportives représentant un skieur, un motard, un tennisman ou un footballeur stylisé en traits blancs sur fond noir. Comme si les âmes pouvaient éprouver l'envie de jouer au foot...c'était déjà tellement idiot sur Terre, comment pouvait-on imaginer une partie céleste ? Par contre, je ne vis pas de boxeurs. Ceux-là me paraissaient pourtant utiles. Pour accueillir, d'une bonne mandale dans le portrait, tous les salauds de la Terre qui essaieraient de pointer leur nez là-haut. Il y avait aussi, des inscriptions en relief, toute faites, comme les porte-clefs arborant des prénoms en séries : A Mon Père, A Ma Mère, A Mon Grand-Père, A Ma Grand-Mère, A Ma Fille, A Mon Fils, A Mon Neveu, A Ma Nièce, A Mon Filleul, A Ma Tante, A Mon Oncle, A Ma Femme, A Mon Mari, A Mon Gendre, A Ma Belle-Fille, A Mon Beau-Père, A Ma Belle-Mère. J'ai tout lu, horrifié. Tous les cas avaient dû être envisagés. Je notai cependant que ne figuraient pas « A Mon Amant » ni « A Ma Maîtresse » ! C'était affolant toutes ces possibilités... A vous de choisir... Moi, je n'en aurais voulu aucune. Je crois bien me souvenir qu'il y avait aussi une stèle avec, « A Notre Patron » qui m'a immédiatement fait sourire... Après tout, tous ne sont

pas des canailles qui passent leur temps à humilier leurs employés et à les exploiter sans merci jusqu'à la corde. Son magasin, au marbrier, me donnait le bourdon. Je n'aurais vraiment pas voulu bosser là-dedans, dans cette grande pièce vide pleine de tombes en expositions, de crucifix, de Christs exsangues pointés aux murs, de fausses fleurs pétrifiées répandues partout avec, comme ligne d'horizon bouchant la vue, les hauts murs gris du grand cimetière de ville. On est reparti avec le pot choisi, direction M. Il pleuvait des cordes et on s'est frayé un chemin entre le camion du cantonnier, les tombes et la maisonnette du gardien du cimetière. C'était fleuri. Les gens n'abandonnaient pas leurs morts et nous étions pourtant loin de la Toussaint. C'était ce qui nous différençait des animaux. En archéologie, on reconnaît, paraît-il, entre autres, les ossements humains de ceux des animaux, par les traces qui témoignent d'une sépulture, ce que les animaux n'ont évidemment jamais. J'ai lu aussi qu'on avait découvert dans notre cerveau, à l'aide de marqueurs radioactifs et de scanners sophistiqués, une aire religieuse ou spirituelle dédiée, et réellement différenciée du reste... Dieu existait-il ?

Pendant que ma mère arrangeait un peu les fleurs, j'allai déambuler parmi les tombes. Une imposante stèle en marbre noir attira tout de suite mon attention. En lettres dorées, était gravé : « Commissaire de police, Monsieur... », suivaient le prénom et le nom. Là, ne gisait pas un homme, mais une fonction. L'avait-il souhaité lui-même ou bien était-ce le choix de ses enfants ? Commissaire de police jusque dans la mort et pour l'Eternité. Où allait se placer encore et toujours la vanité humaine ? Commissaire de police... Je n'ai rien contre les commissaires de police, au contraire, il en faut. Nous en avons besoin et ils sont utiles. Mais dans quel but placer ce titre en lettres capitales sur une stèle si ce n'est par vanité ? Et il y en avait d'autres, des titres qui voulaient en imposer. Je découvris aussi un Colonel et un Amiral dans les environs... Ca me donnait un peu la nausée, cette tentative pour subsister coûte que coûte, jusque dans la mort, et seulement désormais qu'au travers d'un titre ronflant comme une baudruche grotesque.

Je fis demi-tour et comme le grain forçait, nous arrosant le bas des pantalons, on reparti vers la voiture, avec nos parapluies malmenés, sans s'attarder davantage.

Georges Brassens a écrit « Supplique pour être enterré sur la plage de Sète », Gabin a demandé que ses cendres soient répandues dans la mer d'Iroise, ma grand-mère repose au fond d'une urne, dans la même sépulture que ses deux maris. Un jour qu'on en discutait, ma sœur me dit : « Je préférerais ne pas être incinérée, parce que là, il ne reste vraiment plus rien... » Je ne sais que penser... Les pauvres diables qui périrent le 11 septembre ont aussi disparu en poussière sans qu'on retrouve nulle trace d'aucun d'eux. Si le Paradis existait, ils mériteraient moins que personne d'en être exclus sous prétexte que ne subsiste d'eux, plus un seul atome. Alors je sais bien que quand c'est fini, c'est fini, et qu'il n'existe pas une façon que ça le soit moins... Mais on se rassure comme on peut, et il me semble que je préférerais malgré tout, la méthode traditionnelle de nos contrées, qui a le mérite d'une longue expérience... dans le petit cimetière de Lochrist, face à la mer immense et bleue, au bout du monde.

Un sacrifice

A cette époque là, j'occupais un emploi administratif où ma tâche consistait à traiter les feuilles de soin des assurés sociaux en vue de leurs remboursements. Je travaillais dans un petit bureau d'un bâtiment ancien où l'annexe avait été détachée. J'avais une collègue sympathique au visage avenant. Elle s'appelait Juliette, avait des reflets roux dans les cheveux et des taches de rousseur. Etant seuls toute la journée, on avait pris l'habitude de discuter de choses intimes et personnelles comme de vieux amis. Elle était mariée à un brave garçon et nous échangeions régulièrement sur nos couples respectifs. Il m'avait semblé déceler chez elle, au cours de nos conversations, comme une certaine insatisfaction mêlée d'un vague mépris à l'égard de son mari. Je devinais aisément qu'il ne répondait pas complètement à toutes les ambitions de son épouse et que son admiration à son égard n'était pas sans bornes. En milieu de matinée, elle m'apportait une tasse de café qu'elle avait préparé et nous relevions la tête de notre paperasserie pour nous accorder une pause dans notre labeur routinier. Quand il faisait bon, elle ouvrait la fenêtre, près de la table où étaient posés la cafetière et tous les ustensiles et elle se penchait au balcon pour contempler la ville. Je venais la rejoindre en touillant mon café pour bien mélanger le sucre puis j'approchais une chaise de la fenêtre pour changer de point de vue un moment. Elle s'asseyait près de moi puis nous bavardions.

- Pierre me cause des tracas en ce moment, m'annonça-t-elle un matin.

- Ah ? répondis-je.

- Oui, sa maladie qui l'handicape ne s'arrange pas... Ca fait maintenant au moins deux ans que ça dure et l'on ne voit pas d'amélioration.

- Ah... Et qu'est-ce que c'est ?

- On ne sait pas. Personne ne sait. On lui a passé une multitude d'exams et aucun diagnostique précis n'a pu être établi. Il semblerait qu'il y ait un problème neurologique d'une sorte ou d'une autre ou même de moelle épinière... On ne sait pas. Enfin, il a du mal à se déplacer, c'est variable et on ne sait jamais dans quel état il sera demain. Pour l'instant, il travaille encore, mais pour combien de temps encore si ça continue comme ça...

- Oui.

- On ne peut plus rien prévoir, ni voyage, ni activité sportive évidemment, rien. Car son état peut varier du jour au lendemain et nous contraindre à tout annuler au dernier moment. J'en ai marre !!

- Oui, bien sûr.

- J'en ai marre de me sacrifier pour lui. Je ME sacrifie pour lui. Je sacrifie MA VIE pour lui. Et je me demande des fois si...

- Tu sais, les sacrifices, ça ouvre toujours des interrogations. Déjà, celles de savoir si lui, l'aurait accompli pour toi, celui que tu sembles réaliser pour lui.

- Je ne sais pas...

- Ensuite, si tu crois qu'il en vaut la peine, quelle que soit la réponse obtenue plus haut.

Elle réfléchissait.

- Tu te demandes si tu ne ferais pas mieux de le laisser tomber ? questionnai-je. Pour ne pas être entravée dans ta liberté d'aller et venir, de voyager, de profiter de tes loisirs. Ton mari, il a des qualités humaines ?

- Oui, je crois.

- Il t'aime ?

- Oui.

- Tu l'aimes ?

- Avant oui. Mais là, j'ai l'impression que mon amour me coûte cher...
- Tu crois ? dis-je. Je vais te raconter quelque chose :

J'ai une amie. Quand je l'ai rencontrée, elle n'était plus toute jeune. Elle était loin d'être vieille cependant, mais sans doute que les épreuves qu'elle vivait devaient l'avoir alourdie, blanchie, fanée prématurément. Elle n'était pas laide, plutôt mince et vêtue le plus souvent d'une tenue classique. Le malheur n'arrange pas. Hélas, il en colle encore une louche supplémentaire et c'est la spirale descendante qui s'enclenche irrémédiablement. J'eus l'impression qu'elle avait déjà les cheveux gris ou du moins quelques mèches et le teint crayeux. Mais en y repensant, je n'en suis plus très sûr. C'était peut-être l'effet des événements qui me la vieillit, son mari la trompant effrontément. En retrait, silencieuse, effacée quand je fis sa connaissance, on aurait dit une apparition évanescence de quelque dame blanche légendaire. Dommage. Avec une autre personnalité, elle eut pu se tirer mieux d'affaire... On est ce qu'on fait, dit-on. On est la somme de nos actes. Ca me semble à la fois vrai et faux. Vrai pour les autres. Ils sont ce qu'ils font. Souvent, on les juge et on se fait une opinion d'eux sur ce qu'ils font car on n'a rien d'autre que leurs actes. On n'est pas dans leur tête, elle n'est pas transparente et on ne la voit pas fonctionner comme dans les musées on peut voir les maquettes aux machineries complexes exposées derrière une coque de Plexiglas. On a accès, dans la boîte noire de leur cerveau, qu'à ce qu'elle produit : des actes. Alors que pour mon compte, je sais le plus souvent pourquoi j'agis ou n'agis pas. Si je reste impassible devant un affront, il n'y a que moi qui sache si c'est de la faiblesse, de la lâcheté, de la sidération ou une trop peu sensible tolérance à l'agression. L'autre interprétera le plus souvent ma réaction dans le sens qui l'arrangera le plus, le sens qui me dévalorisera, me diminuera ou carrément me noircira. Ce qui lui donnera raison de m'avoir traité comme il l'a fait... Je ne sais d'elle que ce que j'ai vu. J'ai discuté avec elle, quand même, aussi, quelques fois. La boîte noire s'est éclaircie et est devenue moins opaque comme le verre dépoli derrière lequel on peut discerner des formes se dessiner. Et je dois dire que je l'ai trouvée très indulgente. Trop. Excusant systématiquement tout chez son mari infidèle et pas franc du collier. Elle se faisait son avocat, l'avocat du diable, contre elle-même. Prenant parti pour lui, contre les autres qui tentaient de la défendre, elle, et de lui ouvrir les yeux. Et on pense forcément au syndrome de Stockholm. A la fois trop tolérante, permissive jusqu'à la complicité et en même temps obstinée, têtue inébranlablement, pour expliquer, comprendre et justifier le choix de ne pas rejeter ce mari malhonnête qu'elle s'était dégotée. Elle accepta longtemps la double relation que celui-ci lui imposait, tentant de faire croire aussi bien à sa femme qu'à sa maîtresse, qu'elle était la préférée. Il l'embrassait même en public comme un bon mari aimant. Et elle y croyait absolument, comme on croit en Dieu pour conjurer le sort. Ils avaient un enfant qu'ils avaient adopté et j'avais naturellement tout de suite eu la certitude que c'était de son fait à elle qu'ils n'aient pu en avoir. C'était une évidence, pour moi comme pour ceux qui les connaissaient et qui s'étaient confiés à moi, que c'était elle qui ne pouvait avoir d'enfant. Victime aussi de son mari, après avoir été en premier lieu, victime de la vie, en déduisait-on. Son mari lui imposait donc une liaison pour la punir en quelque sorte, de n'avoir pas été capable de lui donner l'enfant légitime auquel il aurait pu prétendre. C'était, je le répète, une évidence pour tout le monde. Lorsque, au hasard des conversations, le problème était soulevé, me dit-elle un jour dernier où elle me révéla tout, il laissait planer un vague : « On ne peut pas avoir d'enfants... », qui le dégageait de sa propre responsabilité qu'il n'assumait pas, en ne désignant pas celui des deux qui, bien malgré lui, et sans y être pour quoi que ce soit bien entendu, les empêchait de procréer. Le disant, il tentait bien aux yeux de tous, me fit-elle comprendre, d'insinuer insidieusement que c'était elle, la « défaillante ». Quelle ne fut pas ma surprise il y quelques mois, lorsque j'appris de sa propre bouche à elle, que c'était lui qui était stérile, et que le sacrifice de l'enfant légitime, c'est elle qui le fit. «

Oui, m'expliqua-t-elle, je ne remets ni ne remettrai jamais en cause, l'amour que je porte à Igor, mon fils adoptif, mais l'ingratitude dont fut payée l'immense sacrifice qui me fut demandé et que j'accomplis à ce moment là, me reste, et me restera toujours en travers de la gorge. D'autant plus qu'en tant qu'homme seul, sans femme, il était loin d'être évident pour lui de pouvoir adopter un enfant. Et j'en suis à me demander à présent s'il ne se serait pas servi de moi. C'est pour ça qu'aujourd'hui, tu vois, je clame à tout va, et à qui veut bien l'entendre que ce n'est pas moi qui ne pouvait pas avoir d'enfants...Car il faut rendre à César ce qui est à César ! A présent, moi, je suis trop âgée pour en faire un. » Elle avait deux fines larmes qui roulaient sur ses joues en racontant cela. Et je compris parfaitement la rancœur et l'amertume de cette femme, de qui on avait trahi la confiance, et de qui, en quelque sorte, on avait volé l'enfant biologique. Là, c'était un sacrifice important. L'enjeu était tout autre que l'emploi du temps des vacances ou des week-ends prolongés.

- Oui, tu as raison, me dit Juliette.
- Tu devrais réfléchir suffisamment avant de prendre une décision si grave...
- Oui, je vais bien y réfléchir, m'assura-t-elle.

La fille caméléon

La première fois qu'elle m'a contacté, je ne me suis rien dit de particulier. Il m'arrivait de dialoguer, parfois, avec des inconnues qui m'envoyaient un message après avoir lu des nouvelles que j'avais écrites. Celle-ci avait vingt ans de moins que moi ce qui n'était pas complètement négligeable s'il devait se passer quelque chose entre nous. On a échangé des mails, qu'elle écrivait sans fautes, et elle a très vite manifesté le désir de me rencontrer dans un avenir pas trop lointain. Elle aimait, me dit-elle, la dimension réelle des gens, leur physique, leur gestuelle, leur odeur, leurs mains, tout ce qui fait notre réalité charnelle. J'assumais entièrement cette dimension de ma personne et j'acceptai tout de suite. Qu'avais-je à perdre d'ailleurs ? Rien : j'étais seul. On a échangé des photos, puis on a continué par téléphone. Ses deux premières photos m'avaient donné l'impression d'avoir à faire à une jeune femme pas très jolie, à l'allure un peu naïve, un peu provinciale aussi, car on devinait le duvet d'une « moustache » naissante qu'elle n'avait pas pris la peine de faire disparaître... J'ai pensé que pour une première photo, c'était un peu risqué de ne pas soigner les détails. Elle s'était prise, aussi, un peu trop près de l'appareil, ce qui, on le devinait, déformait la perspective de ses traits. Je me suis dit que ça n'était pas grave, que son joli sourire, que ses yeux transparents et éblouis par le flash, révélaient peut-être une belle âme...

Elle me déclara assez vite par la suite, dans l'un de ses mails, en y mettant quand même un peu les formes, qu'elle aimait le sexe et que la lecture de quelques unes de mes nouvelles lui avait donné l'envie de faire l'amour avec moi, leur auteur. Ça m'a assez épaté cette déclaration sans équivoque, mais je ne m'en suis pas formalisé outre mesure. J'ai l'esprit assez libre, et j'ai un certain respect pour les filles qui n'ont pas froid aux yeux. Ça m'a un peu étonné, malgré tout, mais en même temps, pas trop : il me semblait que j'avais assez de facilités pour traiter des sujets un peu lestes... Ensuite, quand même, à tête reposée, je me suis dit : « Tu as écrit quelque chose de tellement fort que soudain, comme dans la pub, non pas un inconnu vous offre des fleurs, mais une inconnue vous propose de faire l'amour avec elle. ». Ça m'a flatté bien sûr. C'était plutôt vertigineux !

Nos échanges se poursuivaient et comme je lui avais envoyé quelques photos de moi, prises dans un plan plus large où j'étais en entier, elle m'a envoyé une série de photos d'elle, qu'elle venait de prendre. L'objet du premier message était aussi peu sibyllin que possible : « Vous montrer mon peignoir... ». Dessous, s'alignaient six ou sept emails renfermant, en pièces jointes, deux photos chacun. Je m'empressai de les ouvrir en étant presque sûr de ce que j'allais trouver, et en me répétant en même temps : « Non, elle a pas eu l'audace de faire ça... ». D'abord, ce fut des portraits d'elle où l'on apercevait, c'est vrai, le col de son peignoir. Puis je la vis en buste, puis en pieds, où elle figurait, assise sur son lit, le peignoir de plus en plus largement ouvert jusqu'à ces poses, de dos : Sur la première, le cadrage de la photo ne laissant voir que la partie inférieure de son corps, elle était à genoux sur son lit, le buste relevé et elle me montrait ses fesses en remontant son peignoir. Sur la dernière, elle était couchée vers l'avant, les genoux repliés, la tête baissée, cachée par ses cheveux. Elle avait le bas du peignoir complètement relevé sur le haut du torse, et elle m'offrait ses fesses en premier plan ainsi que sa petite chatte qu'on devinait,

dans l'ombre de ses cuisses. Elle était très jolie, d'une beauté blanche, très fine et fuselée, parsemée de grains de beauté.

Quant à ses portraits, ils avaient changé. C'était toujours la même, mais ça n'était plus elle. Disparue la petite provinciale mal assurée et un peu godiche. Ce que je découvrais était le visage d'une jeune femme décidée et sûre d'elle, la cigarette aux lèvres. Elle avait de l'élégance, du chien, une assurance un peu gouailleuse... Le genre de fille qu'on verrait bien devant une webcam « sexy ». Elle me plut tout de suite beaucoup. Et il me vint aussitôt à l'esprit qu'il n'était pas du tout évident que je ferais le poids...

On continuait donc à discuter, de plus en plus familiers tous les deux. J'aimais bien entendre sa voix un peu garçonne me raconter des trucs de sa vie, son boulot dans une boutique de musique vétuste et poussiéreuse qui n'était même plus chauffée depuis que la chaudière était tombée en panne. Elle me racontait tout, sa famille, ses galères de jeune adulte pas mal paumée, son gamin, le père de son gamin, ses rencontres avec des types de passage pas très enrichissants à ce qu'elle disait...

Puis elle me confia vite des choses très personnelles et douloureuses : un abus sexuel dans l'enfance, un viol à vingt ans, des difficultés relationnelles au sein de sa famille, son passage dans des squats et la proximité sexuelle à laquelle elle s'était abandonnée. Elle m'expliqua qu'à un moment de sa vie, elle pouvait aller avec n'importe qui car elle pensait n'être bonne qu'à ça... Elle m'expliqua que ses relations avec les hommes ne se bornaient, pour leur part, qu'à des tentatives pour la mettre plus bas que terre, que son estime d'elle-même était mise en miettes et qu'après six tentatives de suicide, elle essayait de se reconstruire... Ça paraissait assez lourd et glauque bien que nos conversations et ce qu'elle m'apparaissait être au téléphone semblait plutôt léger et insouciant. Je m'habituais vite à cette relation tellement différente de toutes celles que j'avais connues.

Nous convînmes, après de multiples garanties mutuelles sur nos identités respectives, de façon à éviter une mauvaise rencontre, que je passerais la prendre à la porte de son magasin, au trois de la rue Hérold, à Paris, la semaine suivante. Elle m'envoya le lendemain, un email me demandant de ne plus l'appeler jusqu'au jour de notre rendez-vous car elle avait, m'expliqua-t-elle, une surprise à me faire. Je n'aime guère les surprises et son espèce de mise en quarantaine sans véritable justification me mit tout de suite mal à l'aise. Après deux jours de silence, bien que ne désirant vraiment pas être envahissant, je lui manifestai quand même mon embarras quant à son souhait. Elle tenta de me rassurer alors, m'expliquant que sa vie quotidienne entre son travail et son fils de deux ans ne lui accordait guère de loisirs et qu'elle voulait me faire la surprise d'un texte qu'elle rédigeait spécialement pour moi en essayant de se remettre à l'écriture, chose qu'elle n'avait plus faite depuis des lustres. Elle me dit qu'elle comprenait mon désarroi et que je pouvais continuer de l'appeler si je le voulais. Ce que je fis, mais modérément, pour ne pas risquer d'être pesant.

Le week-end approchait. Elle finissait à dix-neuf heures et c'était l'heure à laquelle, en quittant mon travail, je devais pouvoir arriver en venant de province où j'habitais. Ce premier rendez-vous en chair et en os, nous l'attendions impatiemment. Je ne sais pas lequel des deux l'attendait le plus. Elle semblait plus fébrile que moi car elle m'avait proposé carrément, au cas où ça collerait entre nous, de poser, le temps du week-end, ma brosse à dents chez elle, selon sa propre expression... Moi, j'essaie en général, de ne pas trop perdre le contact avec la réalité que je sais toujours prompte à faire basculer les choses à la renverse.

J'ai donc, un vendredi soir, avalé les kilomètres en me contraignant à ne pas trop laisser libre court à mon exaltation. J'avais branché mon GPS pile à l'endroit où elle devait

m'attendre. C'était l'hiver, il faisait nuit, il faisait froid, et arrivé dans Paris, mon allure a forcément commencé à ralentir dans les bouchons. Je l'ai appelée et lui ai laissé un message sur son portable pour lui dire de patienter encore au moins vingt minutes avant de sortir se geler sur le trottoir pour m'attendre. Il y avait tout ce trafic, toutes ces lumières dans cette ville grouillante et je savais que quelque part, vers où je me rapprochais, elle était là, que nous allions bientôt nous rencontrer, nous voir, nous appréhender d'une nouvelle façon, qu'on allait se heurter à la réalité, décevante ou heureuse, que nous étions distincts et qu'on ne serait pas forcément heureux ensemble ou déçus ensemble, que l'un pouvait être déçu par l'autre, et l'autre pas... C'était risqué et ça pouvait faire mal. J'ai tourné, les rues se sont rétrécies. Il y avait du monde sur les trottoirs. Mon GPS m'indiqua vite que j'étais arrivé. J'ai regardé de tous les côtés pour trouver le numéro de sa boutique et elle est entrée dans la voiture. Soudainement, brusquement. Je ne l'avais pas vue arriver. Elle avait un joli manteau bleu BCBG, un petit béret, des cheveux clairs qui rayonnaient et un adorable sourire d'une douceur inouïe. J'ai ouvert des yeux hallucinés et j'ai pensé aussitôt que c'était râpé pour moi. Des jolies filles, j'en avais déjà eues, mais j'étais plus jeune. Nous avions à ce moment là le même âge, et ça n'avait quand même jamais été évident avec elles. Celle-là était belle comme un mannequin, et elle en avait aussi la stature. A vrai dire, elle devait même me dépasser un peu. Je me suis redit que j'avais aucune chance tout en me convainquant en même temps qu'il ne fallait jamais partir battu. Du reste, j'avais d'illustres prédécesseurs pour qui, ainsi que pour leur compagne, ça ne semblait pas poser de problèmes... Et si je n'étais pas très grand, j'étais toujours mince et assez athlétique. J'ai redémarré tout de suite car il y avait des voitures derrière moi. Il n'y avait aucune place où se garer dans le quartier, alors je lui ai proposé de trouver un bar pour aller boire un verre.

Comme elle habitait en Seine-Saint-Denis, on est remonté vers le nord et avant de sortir de Paris, comme les trottoirs se clairsemaient, je me suis engouffré dans un parking souterrain privé. On est ressorti à l'air libre et on est entré, après avoir croisé quelques groupes d'individus pas très rassurants, dans le premier café venu. Elle a voulu rester à la terrasse chauffée, à l'abri des bâches, pour pouvoir fumer librement. Elle a commandé un Martini gin et moi un chocolat chaud. Elle était toujours aussi belle, posée, souriante et délicate. Tout n'était peut-être pas déjà perdu... On a discuté un moment dans une espèce de conversation surréaliste puis, comme l'heure avançait, j'ai proposé qu'on y aille. Elle a dit oui et on est reparti, emportant avec nous la bulle harmonieuse dans laquelle on était enfermé depuis qu'elle était montée dans la voiture. On a tâtonné un peu avec le GPS qui voulait pas afficher sa rue puis on est reparti. Je la ramenaient ou j'allais chez elle, je ne savais pas. On continuait donc de discuter comme si ce qui se passait était absolument banal et donc normal. En même temps, je redoublais d'attention pour ne pas accrocher une voiture ou harponner quelqu'un. On était presque arrivé chez elle quand elle a bondi en me criant : « Attention ! ». En effet, l'espèce de grand sac plastique qui traînait au milieu de la rue en se soulevant mollement n'était pas un sac poubelle, mais un type vêtu de noir, complètement beurré et allongé au milieu de la chaussée. « Bienvenue en Seine-Saint-Denis ! » elle m'a fait. Ouais, j'me suis dit, d'accord, c'est peut-être pas des légendes tout ce qu'on raconte sur le département... On a tourné un moment et on s'est déniché une place. On est sorti et après qu'elle eut pris quelques paquets qu'elle avait mis dans le coffre, je lui ai demandé si je prenais mon sac de voyage. Elle a acquiescé. Ça voulait dire que ça se passait bien. Ça voulait dire qu'à moins d'un truc extraordinaire, j'allais passer la nuit avec elle. C'était incroyable. On a marché dans des rues sombres plutôt flippantes puis on s'est retrouvé devant la porte en bois un peu défoncée d'une petite courette d'un immeuble assez délabré. Après avoir tourné la clé, elle a forcé le bois qui avait joué et on est entré dans la courette. J'ai levé la tête : une kyrielle de paraboles tapissaient la façade de

l'immeuble. Elle a ouvert la porte d'entrée et m'a fait entrer après avoir allumé la lumière. C'était refait à neuf, tout beau, tout propre, une autre bulle plus grande pour accueillir la notre. Il y avait de-ci de-là, des couleurs rousses comme les feuilles d'automne, sur le tapis du sol, sur le grand patchwork ensoleillé du mur. J'ai posé mon sac dans un coin et je me suis assis sur le canapé après lui avoir passé mon blouson. La soirée commençait.

Je l'ai aimée très vite. C'était pas difficile avec sa frimousse enjouée, sa jeunesse et ses manières décidées ! Je l'ai aimée comme j'avais pas aimé depuis longtemps.

J'ai débouché une bouteille de vin et elle m'a offert un cadeau enveloppé dans un joli papier vert. J'ai déchiré celui-ci et j'ai découvert un petit recueil de bandes dessinées en noir et blanc réservé aux adultes. C'était un ensemble de plusieurs histoires très crues, racontées et illustrées par différents dessinateurs connus. Elle avait noté à mon intention, quelques lignes pleines de promesses sur la page de garde. Elle m'observait, debout devant moi, tandis que je tournais et retournais son livre, très ému. Elle était pleine d'attentions et me semblait vraiment un ange venu de l'enfer d'où elle m'avait dit s'être échappé. Je me suis levé et lui ai tendu un exemplaire d'un recueil de nouvelles fameuses. On a discuté un peu, moi sur le canapé, elle sur un pouf devant, puis on est ressorti pour aller chercher une pizza trois rues à côté. En revenant, je suis allé moi-même accrocher mon blouson dans l'unique pièce qui jouxtait la pièce principale et qui était la chambre de son fils : un petit réduit avec une fenêtre qu'il fallait partager avec l'autre pièce, la cloison la coupant verticalement en deux. C'était pas grand mais c'était mignon. Il y avait des trucs d'enfants. J'avais connu tout ça... Maintenant, les miens étaient plus grands. Je l'imaginai, toute seule là-dedans, avec son p'tiot, dans cette banlieue dure et sinistrée, loin de sa famille qui vivait dans le Nord avec qui, de toute façon, les choses se passaient mal, et j'ai été pris d'une vague de tendresse à son égard. Je suis repassé à côté et j'ai siroté un verre de vin, au bar de sa cuisine américaine, assis sur un tabouret, tandis qu'elle se douchait. Il y avait des petites lumières tamisées un peu partout dans la pièce. J'étais bien. Je l'entendais se doucher dans la salle de bain attenante, cette fille que je ne connaissais pas deux heures avant, et je me disais que cette histoire ressemblait vraiment au scénario d'un film. Tout était complètement irréel, du décor de son appartement aussi récent et épuré qu'un studio de cinéma jusqu'à sa gentillesse extrême. Je ne me suis pas posé trop de questions, je me suis dit qu'il fallait apprécier le moment présent et que cela suffisait. Elle s'est pointée, toute belle dans sa petite robe noire qui laissait voir ses jolies jambes sous des bas à coutures. J'étais un peu au paradis, je savais que je vivais un moment privilégié, quelque part dans une espèce d'univers parallèle... On a réchauffé la pizza et rien n'est venu tout foutre par terre. A minuit, j'étais sur son canapé. J'ai approché mon visage, j'ai soulevé ses cheveux que j'ai respirés et je l'ai embrassée dans le cou, à la naissance de la mâchoire. Son parfum me convenait parfaitement. Il était délicat, avec de la personnalité, un parfum d'amour.

Je l'ai aimée avec beaucoup de douceur, la même douceur que celle dont j'avais fait preuve à vingt ans, avec une qui ne l'apprécia pas à sa juste valeur. Je l'ai beaucoup caressée, beaucoup embrassée. Sa lèvre inférieure était charnue et gourmande. Je voulais explorer chaque centimètre carré de sa peau.

- Clo, tu es très jolie, très, très jolie. Tu sais que tu es très jolie ?
- On me l'a dit, mais je n'y ai pas cru.
- Qui as-tu donc rencontré ? Tu n'as rencontré que des brutes ?

Silence.

- Les mecs me baisaient et c'était tout. Après ils partaient. Je n'ai jamais dormi avec quelqu'un.

J'avais du mal à y croire, à ce monde de sauvages sans humanité. Mais elle ne m'avait raconté que des trucs comme ça... Il fallait bien croire à la réalité, même si elle était désespérante.

- Dans tes bras, j'ai l'impression d'être comme à la maison, me déclara-t-elle.
- Tu veux dire quoi exactement ?
- Je suis bien comme on doit l'être à la maison... Je suis bien avec toi parce que, pour la première fois, je suis tout à fait moi-même, sans tricher, sans jouer un rôle.
- Je suis, moi aussi, très heureux de te connaître.

Je l'ai gardée contre mon épaule en promenant mes doigts sur sa peau tandis qu'elle ronronnait. Cette première nuit, nous n'avons pour ainsi dire pas dormi. En général, on ne dort pas parce qu'on a des soucis. Cette fois là, je n'ai pas dormi par excès de bonheur. Je ne me suis pas lassé de la sentir toute la nuit contre moi. Au matin, après avoir enfilé un jean et un pull sous son duffle-coat, elle est allée chercher des croissants. On a déjeuné puis je suis parti voir mon père à la maison de retraite en lui donnant rendez-vous, à elle, dans la soirée, puisqu'elle travaillait toute la journée du samedi. J'étais dans cet état d'esprit qu'on a quand on est amoureux et que tout se passe pour le mieux. Un état d'esprit assez rare pour mon compte. Dans l'après-midi, je suis allé faire le plein de bons trucs pour le repas du soir. Je ne me suis pas embêté ; j'ai pioché des petits plats surgelés très fins dans un magasin d'une enseigne réputée. Lorsque je suis revenu, le soir, la magie a fonctionné à nouveau, l'appart silencieux, les lumières tamisées. Je me suis tranquillement activé à la cuisine, sortant les poêles, les spatules pour réchauffer les émincés de canard, le mélange de girolles et les petites pommes de terre rissolées. J'ai débouché une bonne bouteille et elle est ressortie de la salle de bain toujours aussi affriolante. La deuxième soirée a ressemblé à la première. Peut-être bien qu'elle était juste le prolongement de la première... En fait, tout le week-end n'a fait qu'être comme une longue soirée ou une longue nuit entrecoupée d'une ou deux sorties obligatoires pour qu'elle aille se ravitailler en cigarettes comme on le fit en fin de matinée, le dimanche matin.

Il faisait assez frais, le ciel était blanc. A un moment, comme elle avait oublié ses gants, elle voulut mettre sa main dans ma poche et l'enroula à la mienne. Je me demandais de quoi on avait l'air tous les deux, à déambuler dans ces rues désertes, ce dimanche matin. Un père et sa fille ? J'en avais un peu rien à foutre, mais je comprenais pas ce qui m'arrivait et j'avais assez de mal à y croire. Je comprenais pas comment j'avais pu me dégotter cette fille de vingt ans plus jeune que moi, qui me parlait, semblait m'écouter avec intérêt, me regardait en souriant et passait son temps à vouloir s'envoyer en l'air avec moi. C'était un peu comme si j'avais gagné la super cagnotte du loto avec un billet offert. Et d'ailleurs, c'est ce qu'elle me dit. C'est vrai que ce qu'elle me faisait, les autres, qui étaient venues avant, avaient pas eu la même inspiration... C'est vrai qu'elle était toute à son art, qu'elle m'embrassait partout jusqu'à la pointe des orteils, qu'elle avait si peu de tabous avec son corps que déjà, le deuxième jour, elle laissait la porte des toilettes grande ouverte en y allant. Pour elle, tout semblait aussi simple et naturel que pour toutes ces actrices de porno qu'on voit se faire enfiler de tous les côtés à longueur de films sur Internet. Et d'ailleurs, je me demandais un peu d'où elle venait cette fille que je ne connaissais pas, à la vie passée pour le moins trouble à ce qu'elle m'avait raconté. Elle pouvait m'avoir baratiné n'importe quoi. Peut-être qu'elle était actrice de X ou prostituée. Rien n'était impossible. Mais alors pourquoi m'aurait-elle choisi ? Les actrices de X avaient l'embarras du choix, quant aux prostituées, elles étaient tarifées et je n'avais rien payé.

On a erré dans le quartier et on a atterri dans son tabac préféré tenu par des asiatiques. L'air était vif et sec et je ne me sentais pas très à l'aise dans cette banlieue qui m'était inconnue, où l'on pouvait croiser un type en treillis, stationné au milieu du trottoir, en train d'écouter grésiller à fond la musique saccadée de son téléphone portable ou voir s'avancer

droit sur vous, avec un visage résolu et fermé, une jeune métisse, tout de noir vêtue, bardée de chaînettes, qu'on s'attendrait à voir dégainer un cran d'arrêt pour, sans un mot, vous le ficher dans le ventre... On a bouclé le circuit par un autre chemin et on s'est retrouvé chez elle. Derrière la rue, derrière les arbres, se dressaient deux espèces de tours et je lui fis remarquer qu'un gros malin muni d'une lunette ou d'une bonne paire de jumelles montées sur pied pourrait, si l'idée lui en venait, admirer la qualité de nos ébats. Elle a regardé, elle a pesé le pour et le contre et elle a refermé un demi volet en pensant sûrement à tout ce qu'elle avait déjà fait ici, avec d'autres que moi... Du coup, on s'est retrouvé dans la pénombre. On a grignoté quelques fruits et on a fait un sort aux deux petites tartelettes au citron que j'avais ramenées la veille et qu'on n'avait pas touchées. Après ? On est reparti au lit. Qu'est-ce qu'on pouvait faire de mieux dans cet appartement minuscule ? Elle m'a fait lire la nouvelle qu'elle avait écrite et qui était pas mal réussie, on s'est montré deux trois trucs sur son ordinateur portable qu'on tenait sur les genoux puis on a recommencé à s'embrasser, à se tenir, à se frotter. A un moment, je me suis retrouvé à nouveau en elle. J'étais allongé et elle était au-dessus de moi. Elle aimait bien mener la danse, m'apprit-elle.

Elle devait, dans la soirée, récupérer son gamin que son père lui ramenait. Moi, j'en avais au moins pour deux heures avant d'être rendu chez moi et en fin d'après-midi, je me suis décidé à sortir de son lit, à enfiler mes vêtements et à lacer mes chaussures. Elle s'est rhabillée aussi, je l'ai embrassée et je lui ai dit : «Je t'appelle en arrivant. ». Elle a fait oui de la tête et je suis sorti. Il faisait nuit ce dimanche soir, le périple était un long ruban lumineux et j'avais très peu dormi depuis deux nuits. J'ai pensé qu'il ne fallait surtout pas que je m'endorme au volant. J'étais dans une espèce de coton, heureux, à moitié sonné et je me demandais à quoi pourraient bien ressembler les semaines à venir. La route n'a pas été trop dure ni trop longue. En arrivant, j'ai posé mon sac et sans avoir retiré mon manteau, j'ai allumé Internet : mon ordinateur mettait une plombe avant d'être opérationnel. La diode de la connexion à l'ADSL clignotait et j'ai pesté devant le manque de fiabilité de ce foutu réseau. J'ai mis la table et j'ai commencé à manger le plat tout préparé réchauffé au micro-onde en espérant que la connexion allait vite se rétablir. Ça n'a pas été trop long et avant même que j'ai commencé la vaisselle, je suis allé relever ma messagerie électronique. Là, il y avait un message de Clo avec la première phrase affichée en grisée. J'ai pas pris la peine de lire, j'ai tout de suite cliqué dessus pour disposer de son intégralité. Je l'ai aussitôt eu sous les yeux :

« Antoine,

Je préfère qu'on s'en tienne à un week-end parfait qui n'aura jamais de suite. Je n'arrive pas à t'imaginer dans ma vie, entre nos différences d'âge réelles, et Paul que je ne saurais pas où mettre dans cette histoire.

Je ne laisse aucune chance au bonheur c'est vrai, mais c'est mon choix même si c'est peut-être le mauvais.

Tu m'as apporté plus que quiconque en si peu de temps, tout était parfait, de A à Z, sauf l'avenir que je ne crois pas pouvoir inventer.

Merci à toi.

Adieu.

Clotilde »

Une fraction de seconde, je n'ai pas compris. Puis j'ai cherché l'erreur qui s'était glissée dans la réalité pour tout faire déraiper, l'aiguillage qui m'avait télescopé dans un autre univers parallèle, mais cette fois-ci cauchemardesque. Et puis, ce n'est pas la

sensation d'une douche froide que j'ai ressentie, mais celle d'une douche glacée, glacée et polaire. Elle avait joint, à la suite de son message, deux photos qu'elle venait de prendre d'elle. Et sur ces photos, ce n'était plus le visage de la jolie jeune femme ouverte et radieuse avec qui j'avais passé le week-end que je contemplais, mais celui, froid et déterminé, d'une serial killeuse. Comment pouvait-on faire montre d'autant de duplicité ? Comment pouvait-on faire un truc pareil aussi violent ? Elle m'avait fait passer, en l'espace de trois heures, de l'enchantement de son lit, le plus exquis, à un rejet imprévisible, brusque et définitif. J'ai frissonné. Putain, avec tout ce qu'elle m'avait raconté, j'espérais qu'elle ne m'avait pas refilé le SIDA. Je m'étais protégé, mais je l'avais quand même léchée copieusement... J'ai essayé de l'appeler mais ça sonnait toujours occupé : elle avait dû décrocher son téléphone en prévision de mon appel. Alors je lui ai envoyé un mail, court. J'y ai mis les formes, moi. Je n'ai pas exprimé de rancœur. Je lui ai dit que, pour moi aussi, le week-end avait été parfait, que j'espérais juste qu'elle ne m'ait pas menti sur sa sérologie... J'ai appelé Sida Info Service et après un assez long moment d'attente, une « écouteuse » m'a rassuré en m'affirmant qu'à moins d'un cas exceptionnel, je n'avais aucun risque. Ensuite, j'ai pas essayé de la rappeler. De sa part, plus rien non plus. Pas de réponse, pas de coup de téléphone. Le silence absolu.

Trois jours sont passés, puis je reçus un email d'elle qui tentait de se justifier, d'une façon pas très convaincante, par sa brusque prise de conscience de notre grand écart d'âge, de la peu probable viabilité de notre avenir commun et finissait par un « Je t'aime » paradoxal. Je lui ai répondu en exprimant ma désapprobation sur sa manière aussi brutale d'agir, mais sans l'envoyer sur les roses. J'aime laisser une chance aux gens. Elle n'était peut-être pas très stable et si elle avait dit vrai sur son passé, elle pouvait effectivement avoir des réactions pas toujours très cohérentes... C'était vrai aussi que j'avais vingt ans de plus, mais ça n'était pas une découverte pour elle. Je ne lui avais rien demandé non plus, je n'avais fait aucun projet d'avenir évidemment, sans non plus l'exclure totalement, mais à aucun moment je n'avais abordé le sujet. J'étais là, dans le présent, ou l'avenir très proche, qui probablement ne pourrait jamais, à mon avis, dépasser le grand maximum de six mois. Trois mois intenses et heureux m'auraient déjà comblé de bonheur. Je pensais qu'on avait échangé quelque chose de vrai et de profond. Et donc, quelque soit l'issue de notre rencontre, de nos choix respectifs, il me semblait couler de source qu'on pouvait se parler au moins un peu, avant de continuer chacun nos routes, si tel devait être le cas, au lieu de se jeter comme on jette un importun ou un imposteur ! Si elle avait été armée de bonne volonté, je n'aurais pas été contre lui proposer mon soutien, si elle en avait eu besoin. Mais il n'était pas du tout évident non plus, qu'en la découvrant, j'aurais été prêt à l'accepter de manière inconditionnelle, même au bénéfice de son jeune âge. Elle me répondit en alternant encore le chaud et le froid, en tentant de m'expliquer les raisons de sa fuite que je pouvais comprendre, bien sûr, tout en m'assurant que je lui manquais comme un membre amputé. Ça n'était plus la douche froide, c'était maintenant la douche écossaise. Elle m'expliquait qu'elle ne pouvait accepter de s'appuyer sur moi pour combler ses manques et son absence de confiance en elle, que c'était dans la solitude qu'elle devait se reconstruire, qu'elle ne voulait pas m'imposer ses insuffisances car elle avait peur de n'être pas à la hauteur de mes qualités morales...

Un vendredi soir, deux semaines après notre rencontre, sans que rien ne le laisse présager, elle appela. Je lui répondis sans aucune distance ni animosité, trop heureux de l'entendre à nouveau. Elle me dit que sa précédente attitude avait été dictée par l'émotion et la confusion qu'avaient engendrés des sentiments contradictoires, mais qu'elle avait fait le point et que les choses étaient plus claires pour elle maintenant. Elle me demanda si j'avais reçu son courrier. Je lui répondis que non, je ne l'avais pas reçu et je m'enquis de savoir ce qu'il contenait. Elle m'avait envoyé, m'affirma-t-elle, le résultat négatif de son

test au HIV, qu'elle avait passé, ainsi qu'un petit livre qu'elle avait beaucoup aimé. Non, lui répétais-je, je ne l'avais pas reçu encore, mais sûrement le lendemain, ou au pire, le lundi. Je crus tout ce qu'elle me dit parce qu'on croit facilement tout ce qui va dans le sens de nos désirs... Et nous reprîmes tout naturellement nos conversations comme si rien ne s'était passé. Comme je devais monter à Paris le mercredi suivant pour une consultation médicale, elle me proposa de passer une autre nuit chez elle. Evidemment j'acceptai. Je n'attendais que cela. Cette fois-ci, il y aurait son petit garçon, m'informa-t-elle. Oui, ça ne me dérange pas, lui répondis-je. Et au contraire, me disais-je, je trouvais ça plutôt rassurant qu'elle me présente à son gamin. Je n'étais ainsi, peut-être pas qu'un mec de passage de plus comme je le craignais... J'en profitai pour l'inviter à mon tour le week-end suivant, c'est-à-dire dans une semaine. Elle accepta sans hésitation.

Le dimanche soir, elle m'envoya un email me demandant de ne pas l'appeler le lendemain soir car elle avait des amis qui s'étaient invités à l'improviste. Elle finissait en me disant qu'elle trouvait que c'était long, une journée sans m'entendre... Je commençais à trouver qu'elle en faisait un peu trop, et en même temps pas assez. Je commençais à trouver moi, que ça faisait beaucoup tous ces empêchements, tous ces imprévus, toutes ces indisponibilités qui se succédaient de façon inopinée et bien à propos.

J'ai apporté un album de littérature enfantine que j'ai offert à son gamin tout blond qui n'arrêtait pas de causer. Il était marrant, tout de suite très à l'aise avec moi, pas farouche pour un sou. C'était un vrai moulin à paroles, mais sympa, de bonne humeur, pas capricieux. Je l'ai collé dans sa chaise haute quand sa mère eut fini de lui préparer son repas. L'appartement n'avait pas changé, je commençais à m'habituer. Pourtant, ça ne m'apparaissait pas aller de soi que je m'habitue à cet endroit et à cette fille. Ça ne m'apparaissait pas comme une chose possible. Ça tenait sûrement à quelque chose, chez elle, d'insondable, à une manière d'être que je percevais, sans vouloir vraiment en prendre conscience, comme trop différente de la mienne, à toutes ces zones d'ombre qui faisaient que je ne m'y fiais pas trop...

On a passé le même genre de nuit que les précédentes. J'ai retrouvé son odeur aimée, ses lèvres pulpeuses et sa jolie chatte accueillante et avide qu'elle avait faite épiler. On a baisé avec facilité, même si j'étais toujours un peu sur la réserve.

L'après-midi, après l'avoir quittée le matin, je lui ai envoyé un SMS lui disant que j'étais heureux de la connaître davantage et de me sentir encore un peu plus proche d'elle, auquel elle répondit par un : «Moi pareil, même si j'ai l'impression de découvrir à peine une infime partie de toi et qu'il reste tant de choses à vivre, à faire, à voir, avec grand plaisir... »

Trois jours après, c'est moi qui l'attendais à la sortie de la petite gare de province. Il faisait nuit mais, à son joli béret, je la reconnus vite de loin. On s'est embrassé puis elle est montée. Je conduisais dans la nuit et elle avait posé sa main sur ma cuisse. Je la lui caressais en lui jetant des coups d'œil, parfois. Elle avait faim, me dit-elle et elle était contente d'être en fin de semaine et ici avec moi. Je lui avais préparé un bon repas fait maison. J'avais tout prévu pour que tout soit réussi, en tout cas, pour ce qui relevait du culinaire. Ces deux jours, comme les précédents, sont passés vite, tout en douceur, sans le moindre accroc. Le samedi après-midi, je l'ai emmenée visiter l'abbaye toute proche. Elle croyait en Dieu, moi pas, mais ça n'avait pas d'importance. Le lieu était touristique, mais peu fréquenté. La température, toujours aussi basse, lui mettait du rose aux joues.

- Ça sera sûrement très joli quand on reviendra au printemps, fit-elle.
- Oui, ça l'est, lui répondis-je. L'été, ça ressemble à un havre de paix planté au milieu de la chaleur. C'est très calme. Pour un peu, on se croirait toujours au moyen-âge.

On est allé marcher un peu en forêt et à un moment où elle revenait sur ses tentatives de suicide passées, je me suis arrêté, je l'ai prise par la taille et je l'ai embrassée en lui disant que ça aurait été très, très dommage si elle avait réussi. Je ne m'en méfiais plus, je m'y attachais et je l'aimais sans même m'en rendre compte. On est revenu se mettre au chaud et la soirée a été douce comme si on était ensemble depuis longtemps. Le dimanche aussi est passé de la même façon. On se mettait à table à trois heures de l'après-midi et on ne faisait pas grand-chose, juste goûter le plaisir d'être tous les deux.

Le dimanche soir, elle s'est pointée vers le lit où je l'attendais, avec une petite jupe noire qu'elle venait d'acheter et qu'elle me montrait. Elle s'est agenouillée près de moi alors que je la complimentais puis elle l'a relevée pour que j'admire ses bas noirs où couraient, en haut, deux jolis rubans de soie rouge tissés dans les bandes de dentelle. Elle avait pris soin de retirer sa culotte et elle se tortillait en me fixant.

- Viens là, lui commandai-je en l'attirant.

Tandis que je la baisais, quelques minutes plus tard, allongée sur le dos, les cuisses ouvertes, elle redressa la tête et, plongeant son regard vers le bas, elle m'interrogea :

- C'est beau hein, avec mes bas ? Tu aimes ?

- Oh oui, bien sûr, fis-je, ne tardant pas à m'effondrer.

On s'est réfugié sous la couette et on a éteint la lumière. Je l'ai tenue serrée contre moi, collé contre ses fesses, baignant dans le parfum de ses cheveux.

A quatre heures du matin, elle s'est levée pour aller aux toilettes. En revenant, elle tâtonnait dans le noir et se mouchait.

- Ça va ? la questionnai-je.

- Non, j'ai mal au cœur.

- Tu as mal au ventre ? Tu es malade ?

- Non, c'est une expression, mais je me sens pas bien dans ma tête. Je pense à nous. Je suis mal, balbutia-t-elle.

- Tu ne serais pas en train d'essayer de me dire qu'on ne se verra plus ?

- Si.

J'ai allumé et là, elle s'est mise à sangloter. Elle a piqué une espèce de crise, secouée de hoquets profonds et déchirants, égrenant des lambeaux de phrases où elle disait qu'elle ne supportait pas d'être aimée, que j'allais la prendre pour une cinglée, mais que notre différence d'âge était importante (je commençais à le savoir...) et qu'elle flippait, qu'elle ne supportait pas le bonheur, qu'elle croyait s'être équilibrée, mais qu'elle en était loin et qu'elle se reprenait une grosse claque. Interdit, je lui ai dit qu'elle faisait ce qu'elle pouvait et que ça n'était rien...

A huit heures du matin, je la déposais à la gare. Je l'ai embrassée sur le bord des lèvres. Je l'ai regardée avec une certaine gravité, comme on regarde quelqu'un qu'on ne reverra plus, mais sans beaucoup d'émotion. Elle a fermé la portière et elle s'est dirigée de l'autre côté de la rue. J'ai démarré.

Aujourd'hui, je regarde ces photos qu'on a faites le dernier dimanche on l'on s'est vu, en fin d'après-midi. Ce sont celles que je préfère. Elle sourit franchement, ses yeux pétillent d'une présence au monde certaine, ses pommettes hautes accentuent son allure juvénile. Elle a l'air heureuse, parfaitement simple, saine et sans ombre, alors qu'elle sait déjà, sûrement, que nous vivons nos dernières heures ensemble. Et je repense à ce qu'elle me dit au cours de la première de nos nuits, qu'elle était capable de se fondre et d'être ce que les hommes attendaient qu'elle soit...

Elle m'a apporté beaucoup de plaisir et quelques semaines d'insouciance. Qu'elle n'ait pas toujours été sincère et honnête, on ne peut pas en demander trop à quelqu'un qui a une vingtaine d'années, ou plutôt, quand on a une vingtaine d'années, c'est assez banal, courant et même compréhensible de ne l'être pas toujours. J'ai longtemps essayé de faire la part du vrai et du faux. Je n'ai par exemple, jamais reçu son courrier contenant le résultat de son test et son livre. J'ai longtemps balancé et j'en suis arrivé à penser que sur la forme, c'est-à-dire les repères matériels, l'essentiel devait y être, mais que sur le fond, à savoir la vérité de ses sentiments à mon égard, on était probablement loin du compte. Je crois qu'elle a essayé de me faire prendre une pure histoire de cul pour une vraie histoire d'amour. Et c'est là qu'elle s'est fourvoyée. J'aurais aussi bien accepté une simple histoire de cul. Le sachant tous les deux, ç'aurait été plus équitable. Ça aurait été différent, mais plus vrai, et ma préférence va toujours à la vérité.

Je ne regrette pourtant pas ma « naïveté ». On ne sait jamais quand on ne connaît pas les aboutissants d'une histoire, à qui on a à faire. Et ça aurait été dommage de risquer de passer à côté d'une personne intéressante par excès de précautions ou de méfiance. Elle aurait pu vraiment être cette personne fragile, un peu en détresse qu'elle disait être et je n'ai rien perdu si ce n'est quelques illusions. Je trouve, au contraire, rassurant, comme un signe de bonne santé mentale, le fait, justement, d'y avoir cru, d'avoir été suffisamment sûr de moi et optimiste pour avoir pu y croire au moins un peu, à cette histoire improbable sur laquelle personne n'aurait misé un centime.

De son passé trouble, je n'ai aucune certitude sur rien. Je ne sais absolument pas si je peux accorder le moindre crédit à ce qu'elle me raconta. Je n'arrive même pas à savoir si elle a été ou non, un jour, victime de qui que ce soit.

Ah, que j'envie la confortable certitude de celui qui a eu à faire à une vraie salope, et je n'entends pas ce terme dans le sens sexuel, mais dans le sens moral, une vraie salope dont on soit sûr, une qui ne s'avance pas masquée !

Du vide, voilà les sentiments qui subsistent en songeant à elle, une personne qu'on traverse comme une apparition spectrale.

Qu'importe... Comme Georges Brassens devait sa chanson « Stance... » à son cambrioleur, je lui dois, moi, cette nouvelle que j'ai pris beaucoup de plaisir à écrire. Je pense toujours à elle avec douceur et une certaine gratitude, et lui souhaite de trouver sa voie, quelle qu'elle soit...

TABLE

| | |
|-------------------------|----|
| Le Requiem | 3 |
| Salut !..... | 6 |
| Le Cimetière | 10 |
| Un sacrifice | 13 |
| La fille caméléon | 16 |